

Robert VITTON

LES NUITS
ROUGES

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

Fax: 05 67 80 79 59

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-013-4

EAN: 9782355540134

ISSN collection Djinn: 1957-9772

Dépôt Légal: mai 2008

Copyrights:

© 2008 Le chasseur abstrait

Robert VITTON
LES NUITS ROUGES

Robert VITTON

LES NUITS
ROUGES

MADAME ANASTASIE



Madame Anastasie par André Gill dans l'Éclipse du 18 juillet 1874



Dessinateur, caricaturiste, humoriste, chansonnier, harcelé par la Censure, il peint la célèbre enseigne - un lapin bondissant d'une casserole - du cabaret des Assassins, renommé Le lapin agile - le lapin A. Gill -

Ce qui trouble l'imagination, ce qui éveille les curiosités malsaines, ce qui peut corrompre, ce n'est pas le marbre, c'est la feuille de vigne qu'on lui met, cette feuille de vigne qui raccroche les regards, cette feuille de vigne qui rend honteux et obscène ce que la nature a fait sacré.

Jean Richepin



Louis-Philippe, poire par Charles Philippon

Je garde la poire Louis-Philippe de Philippon pour la soif
et la citrouille d'André Gill pour rouler carrosse

Ô GRANDE MATRONNE, des barrettes dans le chignon, la chiffé à mi-mollets, les chaussures plates, des socquettes blanches ou presque, un oursin dans la culotte amidonnée, et le tout imbibé d'une tiède eau de Cologne avec de vagues relents de naphtaline, décorations, bible, sacrements, ciseaux et autres signes grotesques en sautoir. Vous ne songez qu'à tailler nos sujets, nos sujets dans le vif, dans le vert, dans la verve, dans le lyrisme, dans les délires, dans le sentiment... Et vous brûlez

l'herbe sous nos pieds alexandrins, nos pas héroïques ; vous biffez nos mots, nos phrases, nos prosopopées qui viennent de nos rancoeurs et qui vont à nos armes ; vous rayez nos romances, nos arguments d'Arlequin, nos propos d'égoutiers, nos rengaines d'abatteurs de bois, nos proses éclatantes et éclatées.

Ô GRANDE FAISEUSE D'ANGES, vous écrasez dans l'œuf les idées que vous vous faites de nos Idées –les idées que l'on partage ne sont pas forcément de bonnes idées, et surtout elles n'ont aucun intérêt– ; vous fauchez les chants naissants de la Révolte ; vous fanez les printemps de la Pensée, et ce, au nom de la Morale et de la Liberté tandis que vos lessivières savonnent, ébouillantent et passent au bleu les taches du péché.

Ô GRANDE INQUISITRICE, vous farfouillez dans nos tiroirs, dans nos placards, dans nos ordures, dans nos excréments, dans notre mémoire... Vous raclez nos fonds de cale, nos fonds de commerce... Vous perquisitionnez nos caches, nos baraques foraines, nos fabriques... Et vous scellez en cire, en plomb, en étain, en or, en argent. Vous donnez dans la farce, dans la faribole, dans le faste, dans la farine, dans la fari-dondaine...

Ô GRANDE GEÔLIÈRE, vous condamnez les portes de secours, les fenêtres, les cheminées, les chemins de traverse, les passerelles, les impasses, les cours, les promenoirs... Vous verrouillez les points de vue, les belvédères, les caves, les greniers, les ateliers ; vous incendiez les buissons de l'enfance ; vous lacérez les voiles de la marée ; vous liez les vents. Même mitardés, allant par haut et par bas, nous aurons encore nos ricanements, nos ruements dans les brancades.

Ô GRANDE BOURRELLE, si vous croyez nous ourler le bec, nous coudre le cul, nous tordre le cou, nous tamponner le copyright à l'encre rouge, déposer nos marques et nos armes, nous froisser dans des notices, vous pouvez vous en tailler des surtouts, des pèlerines couleur de muraille, des voiles en perdition, des drapeaux, des brassards dans les braies vertes de la Dame du quai de Conti.

Ô GRANDE ASSASSINATRICE, vous arrachez les langages ; vous crevez les regards et les visions ; vous écorchez la parole – même donnée – ; vous ensanglantez nos foulards de colin-maillard, nos plaintes de dortoirs. Ne comptez pas rompre nos mesures, nos démesures, nous pendre à vos jupes barbelées, nous affrioler dans vos dessous épineux, nous faire saliver sur vos lèvres cadennassées ; ne comptez pas vous débarbouiller dans nos songes, étouffer la Vérité entre nos matelas ; ne comptez pas sur nous pour vous laisser dormir sur vos trente-six oreilles.

Ô GRANDE MÈRE MAQUERELLE, vos maquereaux au vin blanc sèchent aux angles obtus des impasses, des rues éborgnées, toujours dans l'ombre tandis que les Aganippides pataugent par tous les temps dans les flaques jaunâtres des lampadaires, dans les flaques de sang des enseignes jusqu'à ce que la sorgue perde tous ses chalands.

Ô GRANDE PUTAIN des monarchies, des dictatures, des républiques, je claudique comme un hendécasyllabe. Je suis un passeur couleur de nuit, un passeur de livres sibyllins, de phrases tarabustées, de romances orfévries, de propos encombrants, de strophes catastrophiques, de stances sentencieuses... Je fais souvent les cent pas avec Ronsard, vous savez, ce fleuriste à ses moments perdus, avec Cros, le zutiste, avec Rutebeuf, le borgne, avec Corbière, le tubard, avec George Sand qui me régale de confitures, avec Mallarmé, l'anarchiste, le dormeur éveillé... Je renais des neiges d'antan et de la dernière pluie. Quelquefois, je prends un verre avec Véronèse, il me refile du vert et du verbe de quoi peinturlurer mes persiennes et requinquer mille printemps d'hôtellerie ; d'autres fois, je flâne de rouge bord en rouge bord avec Van Dick, et je rime malgré Minerve, je grimpe dans la charrette de Chénier, j'enfile la chemise de Lorca – trente-six balles dans la peau. Peau de balle, Madame Anastasia, peau de balle !

Ô GRANDE CAGOULARDE flanquée de vos disciples, de vos acolytes, de vos suppôts, de vos valets de tragédie, de vos gardiens de l'Ordre, de vos gens de chicane, de vos meutes avocassières, de vos exécuteurs d'œuvres, qui mettez des bâtons de dynamite dans les roues

des chariots de Thespis, qui décollez nos masques de chair, coupez,
découpez, caviardez, sanctionnez, bâillonnez, tourmentez !

Rideau !

Rideau !

Rideau !

De la poire de Philippon
À la citrouille d'André Gill
Il coule du sang sous les ponts
Sur les paroles d'évangile

LES NUITS ROUGES

Je me souviens des nuits alanguies dans les fers
Ma parque me tirait des jours sous la veilleuse
Mes corbeaux assaillaient les nids de mitrailleuses
Les joueuses de dés jouaient un jeu d'enfer

Je me souviens des nuits de cette lampe à huile
Qui mourait lentement sur le «Spleen de Paris»
De ce coq à tous vents qui poussait les hauts cris
De cet arbre rongé ma chambre sous les tuiles

Lorsque j'aurai vidé mon méchant havre-sac
Ma barque arraisonnée ma semaine d'amphores
Et lâché vers le jour mes chiens lanterniphores
Je larguerai ma voix au fracas du ressac

Lorsque j'aurai jeté mes mains aux mandolines
Chez quel écrivassier chez quel poèteureau
Trouveras-tu le feu la paillasse le rôti
Les mouches et le rouge ô ma muse orpheline

Lorsque j'aurai flanqué ma guenille de bal
À votre orchis bouffon ma hâve cavalière
Je mêlerai ma voix à ces voix familières
Qui paient la symphonie des violons du mal

Lors je peloterai Notre-Dame vêtue
De l'aube éclaboussée de ses rouges fleurs
Et je n'entendrai plus aux dernières lueurs
Du jour les pas de bronze et le cri des statues

Je me souviens des nuits pavées de pavots bis
Des bouffées de guitare aux regards de l'impassé
Je couchais au béguin sur des autels de passe
Et les filles messées s'inondaient de rubis

Je me souviens des nuits encombrées de guirlandes
De queues-rouges quêteurs d'anges pestiférés
D'ordes masques bouffies de vieux masques laurés
Et d'un saint dispensant aux gueux sa houppelande

Nomade besacier et poète maudit
Que la meute captive et cafarde bâtonne
Lorsque je serai froid un de ces quatre automnes
Je mêlerai ma voix aux voix des graffiti

Les goélands clameux piqueront dans ma tête
Mes compagnes d'alors ô ne les chassez point
Avec vos crucifix et vos flambeaux de poing
Qu'ils emportent mes mots au gros de la tempête

Les rhapsodes du soir peigneront les mustangs
De mes molles pampas tachées de caravanes
Les gitanes vannées sur la roue des pavares
Habilleront d'osier les clepsydras du Temps

La dame de léans a sa male semaine
À bientôt lanternier lanternier à bientôt
Veille sur mes hiboux ma plume et mon manteau
Mon plectre dans son rouge empalera la peine

Je me souviens des nuits à boire le vin vieux
Des barricades en perce au zinc des barricades
La cantate empoignait nos rouges cavalcades
Et nous rêvions parfois le havre oblivieux

Je me souviens des nuits fleurant bon le remeugle
Des souvenirs confits dans l'orgueil des pavés
Des voyoutes hélant mes hiboux de chevet
Qui marchaient devant moi comme des chiens d'aveugle

PARFOIS LE TEMPS

Parfois le temps m'énjoue
Je sème ses rebecs
Je somme ses chebecs
Les passantes me jouent
Un rubis sur la joue
Une fleur sur le bec

Parfois le temps m'agrippe
Et ce vieux sacripant
Ne lâche plus les pans
De ma frivole fripe
Quand je lave mes tripes
Entre deux pots lampants

Parfois le temps me tance
Et je suis cet enfant
Au plaintif olifant
Au cerf-volant qui danse
Mourant de mes partances
Dans des habits bouffants

Parfois le temps m'agresse
À grands coups de bambou
Il brise mes tabous
Gros ogre grosse ogresse
Qui faites de la graisse
Je n'en viens pas à bout

Parfois le temps me pousse
Sur les sentes en fleurs
Et je sèche mes pleurs
Je dine sur le pouce
Au bras des jeunes pousses
Je reprends des couleurs

Parfois le temps me berne
Mais je ne fais plus cas
De tous ses altercas
De ses drapeaux en berne
Ses mioches de giberne
Rêvent de bazookas

Parfois le temps s'amuse
À me vieillir un peu
J'en ris tant que je peux
Je boude la Camuse
Et j'enfourche mes muses
Sur un air sirupeux

Parfois le temps paresse
Interminable été
Sans son éternité
Qui nous tient qui nous presse
Trouveurs et trouveresses
Mais qu'aurions-nous été

Parfois le temps me passe
Par de lents sabliers
Comment tout oublier
Le gueux toujours compasse
Nos mots nos carapaces
Dans ses froids ateliers

Parfois le temps me laisse
À mes chers errements
À mes bons boniments
Quand les bas-bleus me blessent
Que je tombe en faiblesse
Que j'aime éperdument

Parfois le temps m'enlace
Dans ses coins ténébreux
Quand crie mon ventre creux
Quand je bois aux wallaces
Un rouge généreux

Parfois le temps me tresse
Un poème sans fin
Bien qu'irrité je feins
D'être en pleine allégresse
Dites devineresses
Je reste sur ma faim

Parfois le temps me tue
Il vous tuera tous tant
Que vous êtes titans
Sphinx sirènes statues
Ange nymphes têtues
Parfois je tue le temps

PRIÈRE DANS LA RUE DU MONDE

Savez-vous la Chanson des gueux de Richepin
Nous l'égrenons souvent sous les sourdes rosaces
Ô Dame le bon Dab ne prête qu'aux rupins
Il ne se soucie pas des porteurs de besace

Nous les lazzaroni les loqueux les quémands
Nous nous pouvons crever l'œil blanc la gueule ouverte
Mais la Misère ô joie tance le firmament
Aux apôtres aux saints tire sa langue verte

Ô Dame taillez-nous de fabuleux habits
Dans les toiles de fond de quelque opéra bouffe
Donnez-nous des décors *To be or not to be*
Nous sommes comédiens toute la troupe pouffe

Plus belle que jamais dans sa chiffe à flou-flou
Ô Dame vous savez quand la Mort se rapplique
Nous lâchons des heu heu entre de longs glouglous
Et comme des dadais nous mâchons nos répliques

Les nantis les comblés n'ont pas pitié de nous
Dame Jeanne voyez nos habits du dimanche
Troués au cul lustrés aux coudes aux genoux
Ô faites que sa faux ne branle pas au manche

Dame Jeanne arrosez nos repas de brebis
De lacryma-christi pour assoupir nos quintes
De toux et nos hoquets pour mollir le pain bis
Pour mettre des folies dans notre coloquinte

Ô Dame Jeanne ayez pitié de nos boyaux
Faites-leur souvenir du pivois de Falerne
De Cécube d'Asti des crèmes de noyaux
Des vignes du Midi dans ce vent de galerne

Dame Jeanne voyez la corne de nos mains
Le sang noir de nos pieds dans ce borbier immonde
Sans lunes sans soleils sans hiers sans lendemains
Nous sommes les forçats de cette rue du monde

Ô Dame Jeanne ayez pour nous mille bontés
Vos bécots vos douceurs vos airs nous affriolent
Laissez-nous plus souvent prendre des privautés
Nous vous paierons en pleurs en cris en cabrioles

Dame nous aimons mieux une boutanche un quart
Un dé de mauvais vin qu'un grand panier de poires
Voyez nos bleus nos plaies nos bosses nos cocards
Dame pardonnez-nous nous ne savons plus boire

Ô Dame donnez-nous les rouges du couchant
Le rouge du corail le rouge de la flamme
Et des coquelicots le rouge de vos chants
Rudes ou gouleyants et le rouge de l'âme

Le rouge des pressoirs le rouge des pavots
Les rouges automnaux ramassés à la pelle
Le rouge des baisers le rouge des gavots
Le rouge des vitraux de la Sainte-Chapelle

Nous les pauvres pécheurs un de ces quatre hivers
Nous débarrasserons le vieux plancher des vaches
Et nous engraisserons les herbes et les vers
Dame priez pour nous les gueusards les gavaches

Nous voyons du pays que par votre goulot
Nous léchons énasés les cruelles vitrines
Et là nous remuons des tonnes de pélots
Une crierie de joie écorche nos poitrines

Ô Dame Jeanne ôtez votre robe d'osier
Montrez-nous vos appas vos merveilles vermeilles
Rincez le mauvais œil et le méchant gosier
Et qu'enfin le charroi des villes s'assommeille

Ô Dame accordez-nous comme des violons
Ne laissez pas en plan vos polisseurs d'asphalte
Vos useurs de pavés qui vous en disent long
Sur l'enfer d'ici-bas à leurs petites haltes

LA CHANSON DES PAUVRES GENS

I

On dit ici que nous vivons
Aux crochets des anges de grève
Que nous nous enivrons de rêves
Un pied dans la caisse à savons

Là-bas que nous battons la plaine
Gelée bras dessus bras dessous
Que sales comme de vieux sous
Nous prions Marie-Madeleine

Nous nous sommes les pauvres gens
La faim nous tord le froid nous pèle
Dieu est pour les grandes chapelles
Et l'argent appelle l'argent
Nous nous sommes les pauvres gens
Nous recevons au cul la pelle

II

Nous attendons en rang d'oignons
Par tous les temps l'eau à la bouche
Aux guichets où l'on sert des louches
De bouillon gras et des quignons

Les malheureux sont seuls au monde
Ne sont-ce pas là vos propos
Vous enragez dans votre peau
Quand nos bouteilles font la ronde

Nous nous sommes les pauvres gens
Traîneurs de quarts et de gamelles
Crépin répare nos semelles
Pour les grands jours de la Saint-Jean
Nous nous sommes les pauvres gens
Avec un coeur sous la mamelle

III

En chiffons vous avez l'air da-
moiselles de vous y connaître
Jetez l'argent par vos fenêtres
Qui argent a sérénade a

La fille du pisse-vinaigre
Qui lâchera le plus l'aura
Vous n'y comptez pas miséra-
bles bigleux boiteux bossus nègres

Nous nous sommes les pauvres gens
Les violoneux des fiançailles
Dieu n'a pas d'yeux pour la gueusaille
Et l'argent épouse l'argent
Nous nous sommes les pauvres gens
La vile ivraie l'âtre broussaille

IV

Si les biens viennent en dormant
Que ne ronflons-nous sur le manche
Nous voyez-vous mis en dimanche
Paraît-il le proverbe ment

Chantez ce que d'autres chantèrent
Aux pauvrets un oeuf vaut un boeuf
Une guenille un habit neuf
Ah vous feriez mieux de vous taire

Nous nous sommes les pauvres gens
C'est nous qui sur les terres mornes
Prenons les charrues par les cornes
Et l'argent achète l'argent
Nous nous sommes les pauvres gens
Notre patience a des bornes

V

Le temps c'est de l'argent -time is
Money- Dites serons-nous riches
Pesez justement nos bourriches
Mère des Heures ô Thémis

On la dirait mangée des mites
Comme ses fidèles amants
Pincez-la fraternellement
La Misère n'est pas un mythe

Nous nous sommes les pauvres gens
Épouvantails à chènevières
Nous recevons les étrivières
Et l'argent épargne l'argent
Nous nous sommes les pauvres gens
Entre la corde et la rivière

VI

L'argent n'a pas de queue dit-on
Par bonheur les rats en ont une
Dans la grand'roue de la Fortune
Un aveugle met son bâton

L'argent n'a pas d'odeur pardine
Vous l'affirmez à tout venant
Il pue la sueur des manants
Des baladins des gourgandines

Nous nous sommes les pauvres gens
Dieu voulut -que la terre est basse-
Que nos ancêtres se courbassent
Dieu qui panse vos plaies d'argent
Nous nous sommes les pauvres gens
À l'eau tiède des calebasses

VII

Qu'emporte le plus aisé d'en-
tre-vous passant le dernier tome
De sa vie son drap de fantôme
Ses chicots et ses fausses dents

Avant de mourir sur la paille
À peine humide du château
À la table du roi Pétaud
Toute la pouillerie ripaille

Nous nous sommes les pauvres gens
Qu'y pouvons-nous les armes saignent
Et les étendards bénits ceignent
Les caporaux et les sergents
Nous nous sommes les pauvres gens
Tous logés à la même enseigne

[...]

INDEX

| | |
|-----------------------------|----|
| Madame Anastasie | 7 |
| Les nuits rouges | 13 |
| Parfois le temps | 15 |
| Prière dans la rue du monde | 17 |
| La chanson des pauvres gens | 20 |
| La grand-rue | 24 |
| Dans ma rue | 27 |
| L'impasse | 30 |
| Dame Hie | 31 |
| Les laissés-pour-compte | 33 |
| Miss Mistoufle | 34 |
| Ô ma Misère | 37 |
| République | 39 |
| Le capharnaüm | 41 |
| Les buissons | 43 |
| Les clameurs | 44 |
| À qui croyez-vous parler | 46 |
| Le trublion | 48 |
| Le pourfendeur | 50 |
| Le portefaix | 53 |
| Je dis | 56 |
| Le penseur | 60 |
| La geôle | 62 |
| Chant libre | 64 |

| | |
|--|-----|
| La même Liberté | 68 |
| Blablabla | 70 |
| Chant de bataille | 71 |
| Madame de New York | 73 |
| Projet pour une nuit de Noël en l'an mil neuf cent peut-être | 76 |
| Putain | 78 |
| L'amour | 79 |
| Les culs | 85 |
| Le Roi-Lyre | 91 |
| Petit soldat | 93 |
| Petit papier | 94 |
| Le soldat inconnu | 95 |
| Cinq triolets pour une Terre qui ne tourne pas rond | 100 |
| Mascarades | 102 |
| La terre boit | 104 |
| Brindes | 109 |
| Les cadavres | 112 |
| L'homme-sandwich | 116 |
| Tostes | 120 |
| Sans tambour ni clairon | 125 |
| Tout ce qui tombe | 126 |
| Petites scènes de rupture | 129 |
| Les oiseaux | 130 |
| Temps mort | 134 |
| Barricades de mai | 136 |
| Nous reviendrons en mai | 138 |
| Vous reviendrez en mai | 139 |

du même auteur :

- Les eaux de Castalie (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2007
- Les fées (*poésie illustrée par Valérie Constantin*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada* - 2007
- La Toccata (*théâtre*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2007
- Les heures dérobées (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2007
- Qu'es-aco ? (*poésie illustrée par Valérie Constantin*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada* - 2008
- Cahier de la RAL,M n°2: Avec Robert Vitton
Le chasseur abstrait éditeur - 2007

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

fax: 05 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 2mai 2008

ISBN: 978-2-35554-013-4

EAN: 9782355540134

ISSN *Collection Djimns*: 1957-9772

Dépôt Légal: mai 2008



Des colombes, des arondes, des tourtereaux, des hiboux qui nichent dans mes barricades. Mes chants dans les moissons, dans les marées, dans les usines, dans les rues, sur les barricades en perce... Mes chants de la terre et des hommes ! Mes bouquets de proses avec et sans épines, mes gerbes de rimes, mes compositions profanes, mes soliflores égueulés.. Un coquelicot à la boutonnière, sur les sentes d'un éternel printemps, je vais.

Robert Vitton



9 782355 540134

www.lechasseurabstrait.com

Prix: 15 €